

Une voix dans le quartier

Oui, j'étais jeune, comme on est jeune
de cette jeunesse qui attend
un peu mièvre, un peu docile,
et qui crie intérieurement
après la vie, la vibration, que ça pulse enfin,
palpite et que le monde tienne ses promesses.

Une voix dans le quartier,
qui chanterait une voie qu'on attend d'emprunter.

J'étais jeune de cette fougue contenue,
de ces rêves plein la tête en quête de chair,
de densité – un sens, une direction,
un truc qui ressemble à la vie, à l'avenir,
loin de l'ennui sur le canapé des jours,
que la semaine ne soit plus un perpétuel dimanche.

Une voix dans le quartier,
qui chanterait une voie qu'on attend d'emprunter.

J'étais jeune, de cette jeunesse
qui n'a rien entendu, qui attend tout,
un flow, un flux, une foi qui met en marche,

qui fait que ça brûle enfin sous nos pas,
de cette impatience – quand on sait qu'on va quelque part,
les oreilles rythmées par le cœur.

Une voix dans le quartier,
qui chanterait une voie qu'on attend d'emprunter.
J'étais jeune de cette jeunesse à laquelle il faut tout
pardonner,

les désirs, les errances, les fantômes,
l'emballement pour rien, l'agacement pour tout
et ce furieux besoin d'exister enfin,
de ne plus être l'aube froide qui attend
la crevasion enflammée d'une aurore idéale.

Une voix dans le quartier,
qui chanterait une voie qu'on attend d'emprunter.

Et je pars

Loin de ceux qui m'ont défait, au lieu de m'élever,
tous ceux qui m'ont jugé sans m'écouter,
à huis clos par contumace,
Loin de ceux qui m'ont condamné à la médiocrité
les cœurs mitards, les regards panoptiques
qui te grillagent la vue en guise de vie,
je m'évade,
moi je pars,
cavaleur des jours heureux en dépit du mauvais sort,
voleur de soleil et de jupes en fleur qui suintent la sueur,
je détaille,
moi je pars,
je dévale l'escalier d'acier en hélice des voies tracées.

Ludivine prend l'article qu'elle a découpé dans *Nouvelles scènes* et le glisse dans le classeur désormais destiné à Elie Emerson. Elle *le* classe, elle *le* trie et sans même s'en rendre compte elle *le* collectionne déjà. Elle l'additionne et

l'entasse et s'en trouve heureuse, comme trois ans plus tôt elle a aimé un ange en plâtre sur un sapin de Noël, puis un ange en bois chez Déco Maison, et un ange en stuc chez Homeland. C'est ainsi que naissent les collections. Un détail de la *Madone Sixtine* de Raphaël orne désormais le mur au-dessus de son lit : deux angelots perdus dans la naïve contemplation de leurs songes. Mais Ludivine n'a encore jamais collectionné ce qui a trait à une personne, ses faits et gestes, son actualité, les grandes lignes de son existence. D'ailleurs, il ne lui viendrait pas à l'idée de dire qu'elle a commencé une collection d'Elie Emerson. Elle est juste *fan*. Elle l'adore.

Ludivine était chez Véra, sa tante, le temps d'un week-end. Ses parents s'étaient offerts une nuit en pension complète dans un château-relais et n'avaient pas voulu la laisser seule, malgré ses supplications.

Merde, elle allait avoir bientôt quinze ans, quand même !

Rien à faire – direction l'appartement de Véra. Ça s'était avéré plutôt sympa finalement : *mythic burger*, shopping, le dernier film d'épouvante en salle. Et, de retour à l'appartement, une fois passée la commande chez Speed Pizza en vue d'une soirée La Voix du siècle, Véra s'était servi un verre de vin, avait allumé une clope et enclenché la platine d'un geste nonchalant. À ce moment-là, à voir la lassitude mêlée de soulagement s'étendre sur le visage de

sa tante, Ludivine avait compris qu'elle avait cherché à lui faire plaisir depuis le début de la journée mais qu'au fond, elle s'était forcée. Cet instant feutré, du fait des lampes d'ambiance allumées aux quatre coins du salon, le rose tendre du vin, les volutes de fumée et l'énorme pavé de Julie Daoud sur le canapé, c'était ça, en vérité, la vie de tante Véra un samedi soir.

Ludivine s'était assise tranquillement sur un bout du canapé, avait attrapé l'air de rien une revue, *L'Instant présent*, et s'était laissée happer par la voix qui emplissait l'espace. C'était une voix chaude, grave, mais éraillée, comme brisée par moment. *Je dévale l'escalier d'acier en hélice des voies tracées*. « C'est qui ? »

Alors, pour la première fois, elle avait entendu le nom d'Elie Emerson. Tante Véra aimait la nouveauté : les premiers romans, comme celui de Daoud qui était là, sur le divan ; les premiers films, les premiers albums, les jeunes espoirs, les vieux inconnus, et elle était toujours au courant de tout ce qui, en matière de culture, émergeait dans un quasi anonymat. « Parce que, disait-elle, comme ça, mon jugement n'est pas influencé, je ne suis pas obligée d'aimer, de regarder, je me fais mon propre avis. »

De son week-end chez Véra, Ludivine était repartie avec le CD d'Elie Emerson : « Mais oui, c'est promis, je te le rendrai ! » Deux jours plus tard, sa tante lui textait : « Tu sais quoi ? Garde-le, ça prouve que tu as bon goût, je

te l'offre, je me le suis racheté. » Deux jours plus tard, justement, Ludivine l'avait déjà écouté plus d'une dizaine de fois. C'était son premier coup de cœur artistique. Elle ne le savait pas. Elle n'avait pas les mots pour rendre compte de ce moment où on entre dans une œuvre comme dans un nouveau chez soi qu'on aurait attendu cent ans. Même quand on en a quinze. C'était cette voix, d'abord, qui rendait la souffrance belle. C'étaient les paroles, ensuite, qui la touchaient. C'était ce visage sur la pochette, ces mèches désordonnées, ces yeux perdus dans le vague, cette cicatrice sous l'œil droit. La cicatrice était comme l'explication de la voix, de son timbre brisé, de cette faille dans les graves qui vous léchait les poils sur tout le corps, surtout les bras.

Au collègue, personne ne connaissait ce type-là. Ludivine sortait des sentiers battus et, pour la première fois, elle avait compris tante Véra. Jusque-là, elle avait aimé comme les autres, comme ses amis, comme la radio, comme la télé et comme les couvertures de magazines. Elle aimait comme il était prévu qu'elle aime. Et pour la première fois, elle aimait toute seule, elle avait rencontré, en toute indépendance, ou presque. Elle aimait comme on se distingue. Est-ce que ce n'était pas ça, vraiment, le goût ? Une manière de se trouver, dans sa singularité, au lieu de se reconnaître dans les autres, dans l'appartenance au groupe ? Elie Emerson, c'était à elle. Véra, après tout, ne l'avait pas forcée. On ne se force jamais à avoir les goûts de sa tante. Véra n'avait été que l'opportunité.

L'album *Et je pars* avait tout fait. C'était l'histoire d'une voix et de ses oreilles à elle, de mots et de son propre esprit qui les accueillait. C'était l'histoire d'une familiarité. De *lui*, de ses mèches évadées, de cette cicatrice qui zèbre, de ses yeux qui se font la belle, de cette voix qui résonne avec ses profondeurs à elle. Ludivine avait voulu tout savoir. Et d'abord, il n'y avait pas grand-chose. Un site de l'artiste, qu'elle avait parcouru en long, en large et en catégories (biographie, projets, actualités) et quelques critiques de spécialistes ici et là : *Nouvelles scènes*, *Rock'actuel*, *Culturissima* ou *Dès demain*. Pas de quoi fouetter un chat quand on sait ce que Google est capable de proposer en termes de référencements ! C'était modeste. Mais à cette époque-là, et parce qu'il n'y avait pas grand-chose à lire, elle avait tout lu plusieurs fois.

Elie Emerson n'avait que dix-neuf ans. Bac Littéraire mention assez-bien. Quelques mois en fac de lettres. Un job d'étudiant dans un bar. Une passion, depuis longtemps. Un *crowdfunding* et son premier album voyait le jour. C'était allé vite comme une bonne étoile (filante), comme une comète dans la nuit blanche de ces soirées passées à servir des consommations et à jouer de la gratte, parfois, dans un coin de la salle. Cette chance, Elie Emerson l'évoquait longuement sur son site. À l'époque, il avait encore pleinement la main sur ce qu'il pouvait avoir à dire de lui. « Et je pars », titre qui avait donné son nom à l'album, il l'avait écrit à l'âge de seize ans. Cela faisait cinq ans

qu'il s'adonnait à cette passion de composer et de chanter. Les musiques, en effet, étaient de lui, même si elles avaient été arrangées en studio avec d'autres par la suite. Il avait la mélodie et le tempo de ses paroles ; tout lui venait ensemble, dans un sens ou dans l'autre, quelques notes ou quelques mots qui, automatiquement, appelaient l'accompagnement qui leur faisait encore défaut. Griffonnage de portées, griffonnage d'idées. Des sons et des rimes, des notes et des cris.

Il se définissait comme un corps instrument, une chair musicale, une guitare vocale. Elie Emerson multipliait les images pour rendre compte de ce qu'il éprouvait. Ludivine aimait ces images. Elle les trouvait fortes, incroyablement poétiques ! La poésie, elle ne savait pas ce que c'était. Une chose était sûre alors pour elle, ce n'était pas ce qu'elle étudiait en classe jusqu'à présent. Elie Emerson était *la* poésie.

Dans les revues, elle n'avait pas appris grand-chose d'autre. Les critiques disaient Elie Emerson prometteur, comme tous les artistes improbables. On était quand même bluffé par ce qu'il était capable d'écrire, si jeune, et par la qualité de son timbre vocal. Mais le remarquait-on parce que c'était extraordinaire de faire cela à son âge ou simplement parce qu'il avait carrément du talent ? On misait sur un deuxième album pour confirmer la découverte. Et on commençait à lui trouver des influences – Georges Varène, Sergio Enzo, Lucas Panti, ou, si l'on voulait bien remon-

ter plus loin, Anthony Pras et Alain Carème. Ludivine avait trouvé ça ridicule, à tel point qu'elle en avait parlé à Véra une fois au téléphone : pourquoi ce besoin, tout de suite, de le rattacher à des gens connus ? Sa tante avait ri amèrement, comme si cette question la taraudait depuis si longtemps que se la poser à nouveau lui filait des aigreurs d'estomac.

« Tout ce qu'on ne connaît pas fait peur, l'homme aime les étiquettes, les boîtes et les tombes ! »

Alors Ludivine s'était sentie plus encore distinguée par son amour profond de l'art d'Elie Emerson. Elle ne commettait pas l'erreur de vouloir le ranger quelque part. Ce garçon lui était entré droit dans le cœur et ses paroles l'avaient pénétrée jusqu'aux tréfonds de son être sans qu'elle éprouve le besoin de savoir d'où venait ce chamboulement de ses sens, de quelle généalogie musicale. C'était lui, quoi. N'était-ce pas suffisant ? À cette époque-là, Ludivine avait trouvé le courage d'écrire pour la première fois à Elie Emerson. Évidemment, elle ne savait pas qu'il y aurait d'autres fois. Elle ne savait pas non plus qu'il garderait ce premier mail. La célébrité modifie considérablement l'intensité des compliments qu'on reçoit. Il n'était pas célèbre alors. Il était naissant. Et ses lignes l'avaient flatté, interpellé.

Vous êtes ma vague

celle qui ramène un peu d'écume et de mouvements sur une plage immobile à crever d'ennui. Un de mes profs de français disait que le talent d'un auteur, c'est de mettre des mots

là où le silence pèse à tous les autres. Alors, l'auteur touche à l'universel en creusant sa faille particulière. Vous êtes ma littérature. Continuez, s'il vous plaît.

Ludivine.

À la fin du mail, elle avait noté son adresse postale et, en guise de PS, avait réclamé une photo dédiée, si c'était possible. Une semaine plus tard, elle avait décacheté cette improbable enveloppe à son nom.

— Lulu, t'as du courrier ! avait lancé sa mère.

Et cela faisait bien cinq ans que ce n'était pas arrivé. Passées les cartes postales que ses copines et elle s'envoyaient à l'école primaire depuis Mimizan Plage, Arcachon ou Palavas-les-Flots, le mobile avait pris le dessus. On se racontait par Facebook, Twitter et Snapchat. On n'achetait plus de chats mignons qui disent « Gros bisous » ni de chiens à lunettes de soleil qui lancent « Coucou ». On postait en un clic, ce qui allait plus vite. On punaisait les murs. On levait son pouce. Une autre façon d'être au monde et, de fait, Ludivine avait déjà recouvert son mur d'extraits de citations des chansons d'Elie, dans sa chambre comme sur son réseau social de prédilection. Sa préférence allait au titre « Cahiers d'écolier ».

Dans l'enveloppe, c'était le même visage aux mèches évadées et au regard lointain que sur la pochette de l'album, mais en plus grand format, avec un toucher brillant et des mots au feutre noir, comme une balafre :

*Pour Ludivine,
Amitiés,
EE*

Ludivine avait senti, pour la première fois de sa vie d'adolescente, qu'elle avait un cœur, cet organe qui bat. Et ça pulsait si fort là-dedans qu'elle avait cru ne pas s'en remettre (en tout cas, elle avait eu du mal à trouver le sommeil cette nuit-là). Il lui arrivait une chose extraordinaire : Elie Emerson lui avait écrit. Elle faisait glisser son doigt sur la photo, effleurait l'écriture, la signature, songeait « la pointe du stylo qu'il tenait dans sa main a écrit ces mots », et c'était comme le toucher, *lui* – une ivresse totale des sens. Elle était en sueur. Et elle se surprenait à songer « mon dieu », elle qui ne croyait en rien. Alors, elle avait eu l'idée du classeur. Il fallait protéger cet incroyable cadeau de la vie, cette sublime saillie dans la banalité des jours. Il ne lui serait pas venu à l'idée de punaiser ce cliché pour l'imprégner dans le papier peint, ça l'aurait abîmé. Les pochettes plastiques achetées à chaque début d'année scolaire prenaient un nouveau sens en changeant de fonction. Le classeur d'anglais qu'elle vida pour l'occasion, fourrant les cours dans un trieur en carton à rabat, était désormais le classeur d'Elie Emerson.